



series, dont les esquisses, œuvres de Jean-Paul Laurens, sont à la manufacture des Gobelins. La première, "La Vision de Jeanne d'Arc," a été commencée en avril 1896 et terminée en mars 1898. La seconde, "Le Départ de Jeanne d'Arc pour se rendre à la cour de Charles VII," a été faite d'août 1897 à mai 1899. Toutes les deux ont figuré à l'Exposition, dans la section des Gobelins.

LE SURVIVANT - DES - "BURGRAVES".

De l'épopée jouée il y a soixante ans, les lettres, les artistes croyaient qu'il ne restait plus nul interprète. C'est avec bien de l'étonnement qu'on apprendra que les créateurs des "Burgaves" ont un survivant, presque deux, car l'artiste qui pourra bientôt revoir l'œuvre qu'il est si fier d'avoir interprétée y remplit deux rôles: celui du burgrave Cadwalla et du soldat Jossias.

Le frontispice représente la veillée des funérailles de Victor Hugo, dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1885. Sous l'arc de triomphe, vu obliquement, se dresse le colossal catafalque, qu'éclairaient de leurs fantaisies lampadaires d'argent et les torches portées par les cuisiniers pareils à des statues équestres. A la droite, dans un nuage de poudre au milieu des cavaliers, des canons et des drapeaux, l'Empereur, arrêtant brusquement son cheval, qui se cabre à demi, salue le cercueil.



MUSOLINO. Procès sensationnel.

Le procès de Musolino, qui va s'ouvrir incessamment devant la cour d'assises de Lucques, comptera certainement parmi les causes les plus célèbres de ces vingt dernières années. La salle des assises a été aménagée en vue de recevoir les nombreux témoins, avocats, journalistes et simples spectateurs qui assisteront à cette affaire sensationnelle. Le jeune brigand peut se vanter d'éveiller autour de lui une ardente curiosité. Les femmes, surtout, déploient toutes les ressources de leur imagination pour capter la bonne grâce du président des assises qui est littéralement accablé de leurs pressantes demandes.

Le frontispice représente la veillée des funérailles de Victor Hugo, dans la nuit du 31 mai au 1er juin 1885. Sous l'arc de triomphe, vu obliquement, se dresse le colossal catafalque, qu'éclairaient de leurs fantaisies lampadaires d'argent et les torches portées par les cuisiniers pareils à des statues équestres. A la droite, dans un nuage de poudre au milieu des cavaliers, des canons et des drapeaux, l'Empereur, arrêtant brusquement son cheval, qui se cabre à demi, salue le cercueil.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Il y avait hier matinée au Crescent. Miss Amy Davidson y est fait bruyamment applaudir comme à l'ordinaire dans la charmante pièce "Sweet Clover" ou son talent et ses grâces lui ont conquis tant d'admirateurs. Dimanche soir, changement de spectacle. Première de "The Village Parson", drame où les scènes passionnelles abondent.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Phroso, toujours Phroso, voilà la grande attraction de cette semaine à l'Orpheum. Le fait est que le spectateur en est encore à se demander ce qu'il fait marcher et gesticuler de cette étonnante façon ce merveilleux automate. Toute autre direction que celle de l'Orpheum serait embarrassée pour remplacer ce spectacle, mais celle du St. Charles a déjà trouvé de remplaçants à Phroso: elle a "M. et Mme Drew", elle a "Gringoire", la famille Dacomme, six gymnastes accomplis, qui, à partir de dimanche, feront les délices du public d'élite qui fréquente ce théâtre.

THEATRE TULANE.

Au Tulane, "Francesca da Rimini", avec Otis Skinner dans le principal rôle, attire toujours la foule des amateurs. Il en sera ainsi jusqu'à dimanche soir, car l'engagement de M. Skinner a été prolongé d'un jour. Le changement de spectacle à l'Orpheum aura lieu le lundi pour les représentations de Julia Marlowe, une des plus brillantes étoiles de la scène américaine.

THEATRE AUDUBON.

Les "Corsican Brothers" — Frères Comes — viennent encore, hier soir, de remporter un splendide succès au théâtre Audubon. Il en sera de même dimanche, en matinée, dès la première de "The Victorian Cross". La croix de Victoria — une nouveauté qui n'a jamais été produite à la Nouvelle-Orléans. "Victorian Cross" est l'intéressante histoire d'une sentinelle indienne dont les détails sont extrêmement émouvants.

TRIBUNNAUX.

Cour Civile de District. Jos. Caruso vs Tena Sassi — Demandeur vs défendeur. Alfred B. Phillips vs Paul St-Philippe — Reclamation de \$750. Demandeur d'indemnisation: Mlle Josephine Bartolotti. Successions ouvertes: Andrew Jackson Harrell, Gustave Pitard, Jean Claverie, Jacob Scherer, Susanna Welbren, née Arnold. Le testament de Jean Claverie a été homologué hier. Il laisse à sa mère Marie Gerde, veuve Jean Claverie demeurant à Massouri, canton de Tournay, Hautes-Pyrénées, France, l'usufruit de ses biens en France. Il laisse les trois-quarts de ses biens en France à ses frères et sœurs et à sa femme Léontine Lesclapart. Il laisse ses biens à la Nouvelle-Orléans.

FAITS DIVERS.

Si William Monahan ne débourse point \$60, à bref délai, il sera incarcéré pendant 60 jours; si Robert Reeves ne trouve pas \$25 il aura 30 jours de prison à subir. Tous deux sont entrés dans le café de Mme Georges O'Booke, au coin des rues Constante et Quatrième, et ont demandé à boire. Mais, quand est arrivé le quart d'heure de Rabalais ils sont refusés à payer leurs consommations, sachant que le mari de Mme O'Booke était à l'hôpital. Monahan a volé une bouteille de whisky, tandis que tous deux insultaient la pauvre femme. Au bruit son mari a appelé les officiers de police et Monahan a jeté la bouteille à terre, où elle s'est cassée. Le juge Hughes a vertement chapitré ces deux compères qui en sont à leur première arrestation.

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES.

MARIAGES — Abe P. Lyons à Emma Dickerson, Hermann William Blasser à Nellie Swift, William Collins à Ida Smith, Emile Néjan à Louise L. Vanderhorst, William Otto Schonfeld à Bertha Cocks. NAISSANCES — Mmes F. Mayerli et fille J. P. Pondon, Marie H. Jaune, une fille, E. Grathar, une fille, P. Schoen, une fille, J. Holdrith, une fille, A. Marquet, une fille, J. P. Ratto, une fille, A. Lindquist, H. Rosensohn, un garçon, L. Letellier, un garçon. DECES — E. Dussanier, 47 ans, Louisiana Retreat; Mme Mary Burckel, 33 ans, 2029 Lapeyrouse; Vve Mary A. Cahill, — ans, 2304 Rousseau; Mme Henrietta Meisner, 76 ans, 714 Baronne; Vve Mary Falkenhäuser, 61 ans, Intramarie Tower; Mme Louise Schmadel, 45 ans, 3015 Laurel; A. Cassagne, 53 ans, 2758 Dumaine; H. N. Braud, 52 ans, Jackson, Louisiana; L. F. Hayes, 9 mois, 4003 Dauphine; Grace Cantrelle, 70 ans, Thalle et Constance; Mme Sadie Moynan, 24 ans, Flood et Remparts; C. J. E. Jones, 2 ans, 715 River; M. Colomb, 34 jours, Parisse St. Bernard, Lane; A. Forsall, 6 mois, 1312 St. Antoine; Harriet Williams, 69 ans, 1829 Première; C. J. Wagatha, 32 ans, 1627 avenue Jackson.

TEMPERATURE

Table with columns for temperature in Fahrenheit and Centigrade for various times of day (Du 13 mars 1902).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 13 mars — Indications pour la Louisiane — Temps — partiellement couvert vendredi; ondées probables samedi; vents frais de l'est à sud-est.

Gouvernement municipal.

Depuis nous ne savons combien d'années, les populations américaines, celles des villes surtout, sont possédées de l'affreux manie de livrer l'exercice de leurs services publics à des corporations, souvent puissantes, qui les dirigent à leurs profits et bénéfices, sans tenir grand compte des besoins et de la bourse de la communauté qui leur a confié la gestion de ses intérêts. Avec le temps ces corporations ont transformé en monopole le pouvoir qui leur a été confié et en font un abus intolérable. Ce qui se passe ici, depuis assez longtemps nous en offre de trop nombreuses preuves. Après avoir lâché la bride à tous ces abus, notre population s'est réveillée, en saut, et s'est justement effrayée de l'état de désordre où se trouvaient ses affaires. La confusion et la corruption régnaient dans toutes les branches de l'administration. Elle a jeté un regard sur les villes qu'elle avait distancées dans le passé, et elle s'est aperçue avec effroi qu'elle était en arrière de toutes celles qu'elle croyait distancer. Elle a jeté un cri d'alarme; elle a demandé porteur des réformes et elle s'est mise on a voulu se mettre immédiatement à l'œuvre. Mais, au premier pas qu'elle a hasardé en avant, elle s'est vue arrêtée par un obstacle inattendu; elle s'était heurtée contre un monopole qui était devenu une propriété.

Reposée à droite, elle a voulu se diriger à gauche. Même opposition, plus forte encore que la première.

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que, un jour elle a vu bien clairement qu'elle avait les pieds et les mains liés par les monopoles qui la cernaient de toutes parts et qu'il lui fallait faire quelques concessions au monopole pour obtenir au moins une partie des réformes qu'elle méritait. Le monopole! il a pris toutes les formes; il s'est glissé partout, s'est servi de tous les expédients imaginables et a imposé partout sa loi. Sur qui faut-il faire remonter la responsabilité de cette situation? D'abord aux progrès prodigieux accomplis par les Etats-Unis. Au point de vue du bon ordre, il a été trop vite en besogne. Haineusement incapable de tout faire à la fois et par lui-même, il a été obligé de confier en partie à d'autres l'œuvre qu'il eût dû accomplir lui-même. De là, le relâchement et les abus qui se sont glissés dans les différentes administrations. Pais, au politicisme qui, à la faveur des institutions du pays, s'est imposé partout et à fini par tout dominer. Il n'en est pas de même dans les pays d'Europe où les villes se sont formées à la longue, où les classements se sont opérés lentement, où le politicisme dans le monde officiel, et les grosses fortunes, dans le monde économique, n'ont pas pris les colossales, les monstrueuses proportions que nous leur voyons ici. Si nous livrions à quelques unes de ces bandes de spéculateurs ou de ces cliques de politiciens la question de nos intérêts publics, serait vite fait de notre fortune qui passerait bientôt tout entière dans leurs mains. Gérons nos affaires (et faisons nos travaux nous-mêmes, comme les gèrent les communautés européennes et nous n'aurons qu'à nous en louer.

Les tapisseries du Jubilé.

Les deux tapisseries de l'histoire de Jeanne d'Arc, offertes par la France au Pape Léon XIII, à l'occasion de son jubilé, constituent les deux premières pièces d'une série de huit tapis-

HUGO ET LES NAPOLEON.

M. Henri Houssaye parle d'un livre qu'il a vu chez un bibliophile et dont le titre est: "Napoléon le Grand, par Victor Hugo, Imprimé sous le manuscrit impérial, à Paris, MDOCC. In-8 raisin, papier vergé, 2 feuillets (faux titre et titre), 1 feuillet non chiffré et 342 pages. Frontispice à l'eau-forte non signé." On lit au verso du faux-titre: "Ce livre a été tiré à 45 exemplaires, numérotés à la presse, pour quelques admirateurs de Napoléon et de Victor Hugo."

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA GRIFFE D'OR. GRAND ROMAN INEDIT Par Georges Madaque. PREMIERE PARTIE. EVE-ROSE. Suite. Eh bien, monsieur, si vous ap-

pelez ça des coqs en pâte, merci quoi, un travail surtout dans la cour avec les cochers, qui gâchent et qui salissent, et toujours des reproches; nous usons trop de gaz, nous ne surveillons pas les robinets d'eau, nous gâchons le charbon du calorifère... un peu plus vous nous accuseriez de la vendre... comme vous nous accuseriez d'être la cause que les locataires du quatrième ne paient pas, les rastaquouères à qui vous avez voulu louer, malgré nous, vous ne direz pas le contraire... parce qu'ils prenaient l'appartement au prix que vous leur faisiez... Qu'est-ce que ça leur fait, le prix, aux gens qui ne veulent pas payer... Oui, il y a encore cette histoire-là, interrompit la propriétaire, deux termes en retard... enfin, elle a promis, elle, pour le mois d'avril. — Si vous la croyez! voyons, est-ce qu'on prend des gens qui s'appellent Ferdicambado et qui ont huit enfants... C'est ça qui empêche de louer le troisième... On me demande: qu'est-ce qui demeure au-dessus... j'attends, mais... — Il n'en avaient voulu que trois... Eh bien, voulez-vous que je vous dise, j'aimerais autant qu'ils ne paient pas le terme d'avril, je les ferai expulser, leurs miches me perdront mon appartement. — Oui, il est propre, depuis un an qu'ils y sont.

— C'est une maison de malheur quoi, mon plus bel immeuble... Non, il y a des guignes... des guignes... A propos, et ces bruits sur les locataires du premier? — Ah! monsieur. Les bras de la femme se levèrent, ceux du mari tombèrent inertes. Et madame Bonenfant répéta: — Ah! monsieur. — Ça court toujours? — La pauvre jeune femme a été arrêtée ce matin! M. Truchon bondit. La rougeur quelque peu apoplectique de sa face, se changea en une pâleur subite; sa main appuyée sur la pomme d'or de sa canne, trembla. — On l'a emmenée ce matin, poursuivait son interlocutrice, c'est affreux. — Alors, il y a donc quelque chose? — Monsieur, nous n'en savons rien, nous en sommes malades! — Une femme ravissante, articula le propriétaire, d'une éducation, d'une politesse... et le mari!... Mes meilleurs locataires, enfin... Il tomba sur la chaise où il s'assoyait durant quelques minutes. — C'est ça qui va faire du bien à ma maison. — Que voulez-vous que ça lui fasse?... Moins de tort certainement que les Ferdicambado, chez qui il y a toujours un tapage in-

fernal, ce qui fait sauver les gens avant même qu'ils n'aient visité à fond le troisième ou le cinquième. M. Truchon reprenait une attitude de stupéur. — Alors, cette petite femme aurait empoisonné son mari? — Mais, monsieur, ce n'est pas possible... ça se reconnaît. — Evidemment... Et lui, le docteur... est-ce qu'il est mort? — Non... seulement très malade... Des amis l'ont emmené chez eux: les domestiques sont avertis d'avoir à se tenir à la disposition de la justice... C'est une vilaine affaire! — Je vous dis que cette maison a un sort... J'en ai fait une bêtise, de placer toute ma fortune en immeubles! Cette réflexion allait replonger M. Truchon dans ses fureurs de tout à l'heure. Il se leva, refrappa de sa canne le parquet frotté, luisant comme un miroir. — Il faut louer, il n'y a pas à dire, il faut louer! — On ne louera pas, tant que vous ne ferez pas de concessions. — Allez au diable avec votre rengaine!... Je n'en fais pas assez déjà! — Faut croire... — Vous ne savez donc pas, malheureux que vous êtes tous les deux, qu'avec mes prix actuels, les appartements loués du haut en bas, ça ne me donnerait pas du trois pour cent... Enten-

dez vous! trois pour cent! — Ce n'est pas beaucoup, fit le mari qui parlait peu, refermant souvent la bouche sans avoir émis un son, obéissant au regard de commandement de son épouse craignant toujours, qu'il n'en sortît une incongruité. Et celle-ci, avec un coup d'œil encore dominateur du côté de Bonenfant: — C'est la crise, qu'est-ce que vous voulez? la crise des propriétaires. — Peut-être... certainement qu'il existe une crise... Pour tant vous ne savez pas vous y prendre... Bien sûr que je vous considère comme de braves gens, mais ce n'est pas donné à tout le monde d'être intelligent, et dame! vous ne l'êtes pas... Pas même vous, madame Bonenfant, que je croyais plus finade... Evidemment, tout le monde n'a pas mon flair... Je suis venu à Paris en sabots, moi, en sabots pour de bon, je vous l'ai déjà raconté, et en bourgeois bleu... Oh! je ne cache pas mes origines au contraire... Il n'y a pas de plus belle gloire dans la vie que celle-là: être le fils de ses œuvres! Il se frappa sur la poitrine un coup sonore. Et il reprit: — Oui, mes braves gens; j'amenais avec moi maître, un fermier de la Beauce, des bêtes à cornes aux abattoirs de la Villette, j'avais treize ans, je n'ai

plus voulu m'en aller... Garçon d'abattoirs, garçon boucher, garçon restaurateur... un des restaurants du Palais-Royal... puis enfin la margarine, une exploitation colossale qui m'a fait monter jusqu'à un million, et jusqu'à un deuxième, jusqu'à un troisième... J'ai cédé il y a un an, puisque mon fils n'en voulait pas... Comme si cette évocation du jeune Ernest eût suffi pour lui rappeler qu'il était là, dans le vestibule — le vestibule "gracieuse aux colonnes de marbre" — à l'attendre avec sa sœur, M. Truchon s'arrêta, en jetant un coup d'œil par la porte vitrée. — Je m'en vais, mais cette fois, tenez-vous le pour dit: je vous donne jusqu'au terme d'avril; si d'ici là tout n'est pas loué, vous chercherez ailleurs. — Bien, monsieur, c'est entendu, nous ferons tout notre possible... Si nous n'arrivons pas, on se séparera. Et Bonenfant, hasardant de sa voix monotone qui venait du nez une phrase qu'il devait ressasser sans avoir pu encore la placer, depuis un bon moment: — Voyez vous, monsieur, puisque vous êtes à fin de bail, vous devriez venir l'habiter, vous, le deuxième au-dessus de l'entre-sol, ça ferait tout de suite un locataire. — Ah! bien, merci, moi, propriétaire, demeurant dans un de mes immeubles... je n'aurais

plus un moment de répit, les locataires tout le temps à ma porte. — On la ferme. — On on prend un gérant, déclara la femme. — Et qu'est-ce que je ferai, je mourrais d'enrui, alors? — Bonenfant a pourtant raison monsieur, ça lui arrive... Et de cette façon, vous verriez si nous géhéons... l'eau, le gaz, le charbon... Vous verriez si on en trouve à remuer à la pelle, des concierges sur qui on peut compter. — Personne n'est indispensable madame Bonenfant. — Je le sais, monsieur, et heureusement pour nous, il n'y a pas qu'une loge dans Paris. M. Truchon n'entendit que le commencement de la phrase. Il venait d'ouvrir la porte pour reculer de façon à se retrouver dans la loge. La joie fille blonde, qui s'en allait une demi-heure plus tôt, en lançant l'apoptrophe indiquant au foud que ses braves gens de parents avaient assez de la vie qu'il leur faisait, rentra, lorgnée dans le vestibule de façon inquiétante par son héritier, M. Ernest Truchon. On était dans les jours les plus courts; la loge devenait sombre; la jeune fille passa devant le propriétaire sans le voir, et, jetant sur la table un tapis de peluche de lin, son rouleau à musique: